

LE BOURRU,

JOURNAL A L'USAGE DES GENS DE BELLE HUMEUR.

VARIÉTÉS.

LA MAIN DU MORT.

I.

Le jour de l'Assomption de l'année 1202 fut une double fête pour la ville d'Anvers. Dès huit heures du matin la joie éclairait tous les fronts et faisait boudir tous les cœurs ; et il y avait de quoi, en effet, comme vous allez l'ouïr :

D'abord le soleil s'était levé radieux, et si le soleil féconde et éclaire la terre, il rassérène aussi les âmes ; puis les rues étaient ornées de frais arbustes et de fleurs de toutes nuances. Un brillante procession devait partir de Notre-Dame à dix heures et parcourir la cité ; enfin Anvers était en ce moment honoré de la visite de son souverain, Henri Ier, duc de la Basse-Lorraine et de Brabant. Ce n'était pas tout : cette visite avait lieu dans des circonstances qui devaient ajouter encore à toutes ces causes d'allégresse.

Le duc venait de terminer d'une façon brillante, une expédition, entreprise contre Thierry VII, comte de Hollande, qui avait été fait prisonnier et allait être conduit au château de Vilvorde. La marche de Henri, parti de Breda pour Anvers le lendemain de la bataille, fut un triomphe continu ; un concours immense d'Anversois se rendit à sa rencontre pour lui manifester le contentement qu'ils éprouvaient de la défaite du comte de Hollande, et pour jouir de l'humiliation de ce prince, qui, à différentes reprises, les avait menacés. Thierry chevauchait derrière le duc, sans armes et entouré d'une vingtaine de gardes qui le servaient de près et ne cessaient d'avoir l'œil sur lui.

Henri Ier, voulant remercier publiquement la Providence de l'avantage qu'il venait de remporter, s'était empressé de faire annoncer qu'il assisterait à la procession du lendemain, et que des largesses seraient faites au peuple à l'occasion de sa victoire.

On voit, tout concourait à faire du 5 août 1202 une journée féconde en toutes sortes de réjouissances.

Elle termina cependant d'une manière bien triste.

Le duc, à son lever, s'était empressé de faire inviter son prisonnier à déjeuner avec lui ; Thierry avait aussitôt répondu à cette

marque de courtoisie ; et les deux princes, assis à la même table, devaient aussi fraternellement que si rien ne s'était passé entre eux ; car Henri avait l'âme trop généreuse pour se prévaloir de son avantage, et Thierry était trop bon politique pour ne pas cacher sa véritable situation d'esprit.

Comme le repas touchait à sa fin, le sire d'Assche, sénéchal de Brabant, entra dans la salle et avertit son maître qu'un homme du peuple demandait avec instance à le voir pour lui faire une révélation importante.

Le duc répondit qu'il n'avait pas le loisir d'entendre les doléances d'un vilain, et chargea le sire d'Assche de ce soin. Ce seigneur revint peu après pour dire que l'inconnu lui avait conseillé de bien veiller sur la personne du duc, menacé d'un grand danger pendant son séjour à Anvers. Il avait refusé de préciser autrement son avis, et s'était retiré en disant que s'il avait pu voir Monseigneur lui-même, il eût été peut-être plus avant dans ses confidences.

Henri Ier, se borna à sourire et à hausser les épaules ; il congédia son sénéchal et continua avec Thierry la conversation interrompue par cet incident. La profonde indifférence qu'il venait de manifester parut visiblement contenter son captif, dont la figure, un instant inquiète, reprit aussitôt son expression habituelle.

Un peu avant le coup de dix heures, le duc de Brabant sortit de son palais accompagné d'une suite nombreuse et se rendit à Notre-Dame, où il fut reçu par le clergé de la ville en grande cérémonie. Un *Te Deum* d'actions de grâces pour sa victoire sur le comte de Hollande fut immédiatement chanté ; après quoi la procession se mit en marche.

Comme l'on approchait de l'ancien prieuré de Saint-Maur, un cheval débribé s'avança au galop et se jeta à la tête de la procession ; son œil enflammé, ses naseaux écumeux, sa tête qu'il tenait haute et faisait osciller, tout en lui annonçait une surexcitation furieuse. Il avait répandu un effrayable désordre dans la foule avant que personne eût songé à l'arrêter. Le duc lui-même s'était trouvé séparé de son escorte.

Un homme, qui depuis quelque temps ne le perdait pas de vue, saisit ce moment pour se glisser furtivement à ses côtés, tenant une arme cachée sous son pourpoint, et semblait chercher la place où il devait frapper.

Au moment où il se préparait à agir, un ouvrier se jeta courageusement au-devant

de lui et arrêta son bras prêt à plonger un long poignard dans la poitrine du duc. Il allait s'emparer du coupable, lorsque le cheval, harcelé de toutes parts, et devenu de plus en plus furieux, renversa le prêtre qui portait le saint sacrement. Cette circonstance imprima à la foule un mouvement de terreur tel que l'assassin put s'échapper, après avoir toutefois blessé grièvement à la main son antagoniste.

Le cheval tomba enfin, sous un coup terrible que le duc lui porta de sa propre épée ; on s'aperçut alors que ses flancs avaient été cruellement labourés et que des insectes parasites étaient attachés aux blessures. Cette circonstance, rapprochée de la tentative d'assassinat qui venait d'avoir lieu, et de l'avertissement donné un peu auparavant au sire d'Assche, ne permettait pas au duc de douter que cet animal n'eût été lancé dans le but de jeter au sein du pieux cortège une panique destinée à favoriser le criminel dessein qui venait d'échouer.

Lorsque le calme fut rétabli, Henri ordonna qu'on lui amenât son sauveur ; mais chose étrange ! son appel demeura sans réponse ; nul ne se présenta pour recevoir l'expression de la reconnaissance du souverain ou pour réclamer la récompense que méritait un aussi éminent service ; et d'un autre côté chacun avait été si préoccupé de sa propre sûreté, que personne n'avait rien remarqué de ce qui s'était passé, et que ce fut en vain encore que le duc demanda qu'on lui dit au moins le nom de celui qui avait repoussé et désarmé le meurtrier.

Tous ces événements avaient jeté dans les âmes des préoccupations trop terrestres pour que la procession pût se continuer avec la même dévotion ; on renonça à l'itinéraire tracé, et on s'en revint tout droit à Notre-Dame, où un nouveau *Te Deum* fut chanté pour remercier le ciel d'avoir permis au duc d'échapper au grave danger qu'il venait de courir.

Henri Ier, était à peine rentré au palais, qu'il entendit dans la cour ses hommes d'armes pousser de nombreux vivats, et qu'il les vit porter en triomphe sur leurs épaules un homme misérablement vêtu, qui semblait ne souffrir qu'avec peine et impatience cette espèce d'ovation.

“ Qu'est-ce que ceci ? ” pensa le duc ; et ouvrant brusquement la fenêtre il demanda ce que signifiait cette scène.

“ Monseigneur, le voilà ! nous le tenons, exclamèrent en chœur les souldards.

— Qui tenez-vous ? .. voyons, parlez clai-